

Les vers de terre

Marie-Chantale Gariépy

Numéro 149, avril 2016

Cataclysmes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81209ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gariépy, M.-C. (2016). Les vers de terre. *Moebius*, (149), 55–58.

MARIE-CHANTALE GARIÉPY

Les vers de terre

Un matin à mon réveil, je posai les gestes usuels c'est à dire qu'une fois mes pantoufles enfilées, je me préparai un café à l'italienne et, tasse fumante à la main, je fis le tour de mon jardin. À un endroit bien précis, je découvris avec stupéfaction un espace dont il semblait que la terre avait été biffée et à sa surface, une bonne cinquantaine de vers de terre morts. Certains avaient déjà commencé à sécher, d'autres étaient encore plus ou moins mous. Le plus étrange c'était qu'il n'y avait plus un seul oiseau dans le jardin, ni perché sur l'arbre ni sur le fil électrique, n'attendant que mon départ pour foncer sur le buffet. Intrigué, je cueillis tous les vers de terre et les plaçai dans un bocal. J'observai la terre, mais hormis son allure fraîchement retournée, je ne détectai rien d'anormal. Au travail ce jour-là, je songeai quelques fois aux lombrics. Le lendemain matin cependant j'avais presque oublié l'incident jusqu'à ce que j'entreprenne mon tour de jardin. La rosée matutinale recouvrait encore les endroits ombragés, mais au même emplacement que la veille, une autre cinquantaine de spécimens morts jonchait le sol. Je les ajoutai au bocal et recommençai un examen minutieux du terreau. J'en vins même à creuser un peu, en vain toutefois car je n'élucidai pas le mystère de l'hécatombe. Pas un oiseau ne chantait alentour.

Puisque c'était jour de congé, je me mis en quête d'un spécialiste. Le géodrilologue passerait le jour même, en fin d'après-midi, très curieux suite à notre échange téléphonique. Je faisais cuire des spaghettis lorsque le scientifique sonna à ma porte. C'était un homme entre deux âges, sans véritable signe distinctif. Nous échangeâmes quelques politesses d'usage puis je l'emmenai au carré de terre et lui

montrai aussi le bocal contenant les vers. L'homme était perplexe face à la quantité que j'avais amassée en deux jours seulement. Comment pouvait-il y en avoir autant? Il m'expliqua que s'il arrivait qu'on en dénombre 500 au mètre carré dans un pâturage, les proportions étaient moindres dans une prairie maigre, trente individus au mètre carré, et même dix au mètre carré dans une forêt tempérée. Selon lui, à moins que je n'aie répandu du fumier solide de bovin, rien ne justifiait une si importante population de vers dans mon jardin. Au bout d'une demi-heure, il avait pris congé de moi non sans avoir prélevé un échantillon de terre et promis de me contacter après ses analyses en laboratoire.

Je mangeai mes spaghettis en prenant mon temps, puis, c'était plus fort que moi, je retournai au carré de terre. J'ai tant fouillé que j'ai usé toute la zone. Elle paraissait pourtant normale.

Cette nuit-là, le sommeil me boudant, je me postai au jardin dans l'espoir de surprendre le phénomène à l'œuvre. Assis sur une roche non loin du périmètre, je surveillais, arquant le cou de temps à autre pour contempler la lune. C'est alors qu'une secousse très puissante et de longue durée fit trembler le sol et je me jetai face contre terre, les mains protégeant mon crâne. Je sentais mon rythme cardiaque s'accélérer puis ralentir et mes jambes s'engourdir. Heureusement, aucun débris ne vint m'ensevelir pas plus qu'il n'y eut de dégâts. En fait, le sol ne tremblait pas ailleurs que dans le carré aux lombrics. Un bref aller-retour dans la maison me confirma l'hypothèse: la secousse n'avait eu lieu qu'à cet endroit. Et les vers de terre étaient là, à la surface, déjà morts ou agonisants, la terre toute retournée. Je savais que je ne pouvais plus faire confiance à mes perceptions visuelles. La lune lavait le sol. Je récoltai une fois de plus les petits invertébrés et les balançai, furieux, dans le bocal. Je plongeai ma main dans la terre meuble, mais sans leur présence visible, c'était comme si les vers n'avaient jamais existé. Comme si l'étrange événement n'avait servi qu'à me révéler ma folie. Les insectes n'étaient-ils pas la matérialisation de la lie de mon âme, les tentacules de ma conscience plus morbide que je ne le croyais? Étais-je complètement fou? Cela pouvait-il arriver à quelqu'un d'autre? Je retournai au lit, abattu, désespéré,

sentant nettement que la flammerole dans mon cœur s'amenuisait.

Le lendemain, sur les conseils de l'expert en géodriologie, je fis venir un sismologue. C'était une femme charnue affublée d'un soupçon de moustache. Elle examina le carré, fit toutes sortes de manœuvres et m'annonça, d'une voix trop aiguë pour être contenue dans son corps massif, qu'il y avait eu un séisme de grande magnitude dans mon jardin et que l'épicentre était vraisemblablement sous le prunier. Ne paraissant pas s'en alarmer outre mesure, elle se moucha bruyamment, comme si je n'étais pas là. Restèrent suspendus à l'orée de ses narines quelques filaments de mucus. Je ne parvenais pas à en détourner le regard et pourtant, plus que tout, j'aurais voulu ne plus voir ce nez, ces narines, cet abominable duvet moustachu. En vérité, je souhaitais qu'elle disparaisse, emportée par une vague invisible, un tsunami d'air qui me débarrasserait de sa présence. Je le voulais si fort qu'elle m'annonça son départ non sans me conseiller d'aller à la pêche « avec tous ces vers de terre... ». Je songeais que jamais ça ne mordrait.

Après la visite de la femme charnue, je suis retourné maintes fois examiner le carré, guettant l'apparition des vers de terre. Mais il n'y eut plus de secousses sismiques dans mon jardin. Les oiseaux sont revenus.



Les derniers jours de Pompeii, (détail), Karl Briullov, 1833